

LES AMIS DES ARCHIVES

de la Haute-Garonne



11-14, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE
Tél. le mercredi après-midi : 05.62.26.85.72
Site internet de l'association : www.2a31.net
E-mail de l'association : amis.archives@laposte.net

Tél. Archives départementales : 05.34.31.19.70
Fax : 05.34.31.19.71
Site internet : www.archives.cg31.fr
E-mail : archives@cg31.fr

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 149

(SUPPLÉMENT A LA « LETTRE DES AMIS » N° 217 du 28 février 2006)

De l'usage des archives privées pour l'écriture de l'histoire

- Jacques Félix, « La correspondance entre Albin Goudareau et Montalembert : un témoignage de la diffusion du catholicisme libéral en Avignon entre 1831 et 1851 ».
- Anne-Marie Gouérou, « La gestion du domaine des Faillades dans la correspondance de Gaston Cormouls-Houlès ».
- Julie Maisonhaute, « La photographie de la Grande Guerre. Étude d'un fonds privé : le fonds Marchandot ».
- Nathalie Dehévora, « Lettres de combattants, 1914-1918 ».
- Rémy Cazals, « Quelques conclusions ».

Colloque
organisé par
Les Amis des Archives de la Haute-Garonne,
L'Université Toulouse Le Mirail,
Le 19 janvier 2006,

INTRODUCTION

Une première rencontre entre les Amis des Archives et les étudiants en histoire de l'université de Toulouse Le Mirail a eu lieu il y a quelques années sur le thème de la Première Guerre mondiale. Les mémoires de maîtrise de trois des participants ont eu l'honneur de la publication. *C'est à Craonne, sur le plateau... Journal de route 1914-15-16-17-18-19 de Xavier Chaila* (présenté par Sandrine Laspalles, Carcassonne, La Mémoire de 14-18 en Languedoc, 1997, 112 p.), et *Les carnets de captivité de Charles Gueugnier 1914-1918* (présentés par Nicole Dabernat-Poitevin, Toulouse, Accord édition, 1998, 240 p.) sont avant tout des éditions de textes. Le livre de Sylvie Decobert, *Lettres du front et de l'arrière (1914-1918)* (Carcassonne, Les Audois, 2000, 170 p.) contient la très fine analyse d'une correspondance toulousaine. Ce dernier livre a été fort remarqué. Il est largement cité dans plusieurs ouvrages français, mais aussi, comme référence importante, par l'historien italien Fabio Caffarena dans *Lettere dalla Grande Guerra, Scrittura del quotidiano, monumenti della memoria, fonti per la storia. Il caso italiano* (Milan, Unicopli, 2005, 302 p.).

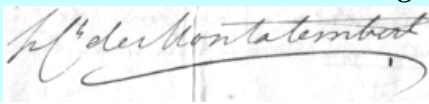
Le mémoire de maîtrise de François Bouloc a été résumé en un excellent article paru dans le dernier numéro du 20^e siècle des *Annales du Midi* entièrement consacré à « 1914-1918 » (n° 232, octobre-décembre 2000) sous le titre « L'Union sacrée des Aveyronnais » (p. 447-462). François Bouloc vient de terminer sa thèse sur « Les profiteurs de la Grande Guerre en France. Histoire culturelle et socio-économique » et il la soutiendra à l'université de Toulouse Le Mirail le samedi 11 mars. L'UMR Framespa, de la même université, a participé à la création du Collectif de Recherche Internationale et de Débat sur la Première Guerre mondiale dont le forum sur le net (www.crid1418.org) est ouvert à toutes les questions et à tous les apports sur l'histoire de la Grande Guerre. Framespa participe encore à l'organisation du colloque international de Carcassonne (21-22 avril 2006), « Paroles de paix en temps de guerre », d'Aristophane au 20^e siècle, qui fera une large place à des communications portant sur la guerre de 14-18.

Depuis la première rencontre, des années ont passé. Celle du 19 janvier 2006 est le résultat de la convergence d'une demande de l'Association des Amis des Archives, d'une part, et d'une exigence d'évaluation en Master 2 : les étudiants arrivant à ce niveau doivent montrer leurs aptitudes à la communication scientifique devant un public. Il fallait trouver un thème commun. Quatre d'entre eux ont réfléchi sur « l'usage des archives privées pour l'écriture de l'histoire ». Leurs interventions sont classées dans l'ordre de la chronologie. Mais une autre progression se dégage aussi. Montalembert (1810-1870) est une figure marquante, nationale et internationale, du catholicisme libéral. Son correspondant, Albin Goudareau, et l'industriel agriculteur mazamétain Gaston Cormouls-Houlès sont des notables provinciaux bien moins célèbres. Photographes et combattants auteurs d'écrits personnels pendant la guerre de 14 sont, enfin, des acteurs de l'histoire parfaitement anonymes. On passe ainsi de la grande notoriété à la notabilité régionale pour arriver à des inconnus.

À partir de ces quatre communications, j'essaierai, à la fin, de présenter une brève synthèse posant quelques questions à propos des documents, de leur production et de leur conservation, et j'en appliquerai les conclusions à un dernier cas, celui du réseau d'aide à des réfugiées pendant la Deuxième Guerre mondiale, réseau dont le cœur se trouvait à Borieblanque près de Castres, avec une forte implication toulousaine qui sera soulignée.

Rémy Cazals, professeur à l'UTM.

La correspondance entre Albin Goudareau et Montalembert
un témoignage de la diffusion du catholicisme libéral en Avignon entre 1831 et 1851,



Pourquoi des personnages aussi célèbres que Lamennais, Montalembert, Lacordaire mais aussi l'abbé Combalot moins connu et l'abbé Gerbet futur évêque de Perpignan sous le Second Empire, ont-ils été des correspondants pour certains d'entre eux assez assidus avec mon arrière-arrière grand oncle Albin Goudareau (1800-1888), notable avignonnais, qui n'a cependant laissé aucune trace historique apparente ? En quoi une telle correspondance privée a-t-elle un intérêt et en quoi donne-t-elle un éclairage sinon nouveau du moins complémentaire sur l'histoire déjà bien connue du catholicisme libéral ?

Descendant de cette famille Goudareau dont les origines connues remontent à la fin du XVI^e siècle et qui a vécu du XVII^e siècle au XIX^e siècle en Avignon, j'ai eu la chance de trouver dans mon berceau d'apprenti historien des archives variées remontant au début du XVII^e siècle. Dans ce fonds Goudareau d'environ 800 pièces, dont j'ai entrepris depuis quatre ans le catalogage d'environ 500, j'ai entrepris, prenant le relais d'un oncle passionné créateur et premier organisateur de ces archives, Jean Goudareau¹, de réaliser l'édition critique de la correspondance reçue par Albin Goudareau, de ces cinq représentants du catholicisme libéral. Ce travail réalisé au titre d'un mémoire de maîtrise d'histoire à l'université de Toulouse II-Le Mirail sous la direction de Monsieur Patrick Cabanel, est le premier résultat de l'exploitation de ce fonds et aussi l'aboutissement de ces premières années d'études d'histoire entreprises à cette fin par un vieil étudiant âgé aujourd'hui de 63 ans. Cette correspondance échangée entre 1831 et 1851 sous la Monarchie de Juillet et la Seconde République, témoigne de la vivacité des débats et combats de cette époque sur le thème du catholicisme libéral, et plus particulièrement sur la crise de *l'Avenir* entre 1830 et 1834.

Ce mouvement de pensée est né à la fin de la Restauration pour tenter de réconcilier l'évolution de la société française post-révolutionnaire avec la religion catholique dans le contexte du concordat, qui depuis 1801 régit en France les relations entre l'Église et l'État. Le catholicisme libéral est en quelque sorte une tentative de réponse politique et religieuse, d'une part à la crise majeure que subit l'Église à l'issue de la Révolution Française et après le traumatisme subi, d'autre part aux effets de la révolution industrielle sur l'évolution de la société. « **Dieu et la liberté**² » doivent être les deux nouveaux points d'appui de la société française. Supporté par une philosophie résolument optimiste ayant foi dans le triomphe de la raison par la liberté, mais n'appelant à aucune évolution du dogme, ce mouvement eut un rôle très important au XIX^e siècle à la conjonction de la politique et de la religion. Il est pour certains historiens³ une des racines de la Démocratie Chrétienne. Le catholicisme libéral a été résolument novateur mais aussi source de conflits à l'intérieur de l'Église de France par son côté provocateur et déstabilisateur ; contestant au moins au début par exemple la nouvelle alliance récente du trône et de l'autel issu du Concordat et de la Restauration, il s'affiche dans les années 1830 ultramontain face aux gallicans⁴ français. Pour René

¹ Avocat marseillais et homme politique régional.

² Titre de l'article du N° 1 et légende de *l'Avenir*, journal de combat des catholiques libéraux.

³ Par exemple MAYEUR Jean-Marie, « Des partis catholiques à la démocratie chrétienne XIX^e-XX^e siècles », Paris, Armand Collin, page 28 : « Une histoire des partis catholiques et démocrates chrétiens ne saurait méconnaître le rôle de Lamennais ».

⁴ Le gallicanisme, mouvement d'autonomie de l'Église de France par rapport à Rome a sa base politique et théorique dans la déclaration des quatre articles du 19 mars 1682 rédigée par Bossuet et proclamée à l'unanimité par l'assemblée des évêques de France sous Louis XIV.

Rémond⁵ ce mouvement ayant traversé trois crises ou défaites en un siècle et demi a vu d'une certaine façon son aboutissement avec la réforme de l'Église lancée par le Concile Vatican II en 1964/1965.

Les cinq correspondants d'Albin Goudareau ont tous été d'ardents défenseurs de ce mouvement qui a donné naissance à un journal très éphémère *l'Avenir*, diffusé à 3 000 exemplaires mais avec un fort impact sur certains milieux entre octobre 1830 et novembre 1831 et à *l'Agence pour la défense de la liberté religieuse*, organisme de combat juridique contre toute atteinte à la liberté religieuse. Demandant aux pouvoirs publics de respecter les promesses écrites de la charte de 1830, reprenant les chartes de 1814 et 1815, Lamennais et les autres catholiques libéraux se battent et proposent la mise en oeuvre effective des libertés suivantes : la liberté de conscience et liberté de religion, la liberté d'enseignement, la liberté de presse et liberté d'association, la liberté du suffrage et les libertés locales. Un des points clés de ce mouvement est le thème de la séparation de l'Église et de l'État qui implique par exemple que les prêtres ne soient plus payés par le ministère de l'intérieur (et des cultes). Ce combat pour les libertés qu'il faut inscrire par ailleurs dans le contexte des révolutions de 1830 en Europe et notamment la polonaise, s'est heurté à l'intransigeance, à l'incompréhension d'une partie de la hiérarchie épiscopale française, de certains politiques et surtout de la papauté ; Grégoire XVI ne pouvait accepter, d'une part une telle brèche dans le concordat de 1801 déstabilisant l'Église française et les risques liés à la liberté religieuse, d'autre part, en tant que souverain temporel des États du pape, ne pouvait prendre, sous la pression des Russes et des Autrichiens, le risque d'une instabilité de l'équilibre européen mis en place au congrès de Vienne. Parmi les effectifs très hostiles à Lamennais il convient de noter Mgr d'Astros l'archevêque de Toulouse qui, suite à un bref de Grégoire XVI, demanda en mai 1833 à Lamennais un acte de soumission explicite.

Si Lamennais, l'abbé Gerbet, et Lacordaire n'ont écrit qu'une fois à Albin Goudareau, l'abbé Combalot lui a écrit quatre fois dans les premiers mois de l'année 1832 et Montalembert onze fois entre 1832 et 1851. Pour mieux éclairer cette correspondance passive, nous avons réussi à trouver dans les magnifiques archives de la famille de Montalembert dans leur château de la Roche en Bresnil, douze lettres d'Albin Goudareau et une lettre de son frère Émile à Montalembert. Nous n'avons pas retrouvé pour l'instant les lettres envoyées aux quatre autres correspondants. Nous avons été ainsi amenés à analyser et à critiquer, en s'inspirant de la spirale épistémologique⁶ de Henri-Irénée Marrou, 31 lettres reçues ou émises par Albin Goudareau. Pour mener à bien cette édition et donc alimenter ainsi l'appareil critique important et nécessaire à l'éclairage des nombreux événements et personnages évoqués dans ces lettres, nous avons été amenés au cours d'un petit tour de France à consulter des ouvrages et des sources dans de nombreuses bibliothèques universitaires ou autres et archives départementales. Par exemple nous avons consulté la correspondance en neuf volumes de Lamennais ou les trois premiers tomes du journal intime de Montalembert, deux séries d'ouvrages édités par Louis Guillou, mais aussi la correspondance Lacordaire éditée par le dominicain Guy Bédouelle, ainsi que de nombreux ouvrages⁷ de la fin du XIX^e comme ceux de l'abbé Antoine Ricard sur « Lamennais et son école » de 1881 ou sur « l'abbé Combalot missionnaire apostolique » de 1891.

⁵ Présentation par René Rémond de la réédition de 1972 du Livre de G. Weill, *Histoire du catholicisme libéral en France (1828-1908)*, pages V et VI.

⁶ « Le progrès de la connaissance se réalise par ce mouvement dialectique, circulaire ou mieux hélicoïdal, dans lequel l'esprit de l'historien passe successivement de l'objet de sa recherche au document qui en est l'instrument et réciproquement ; la question qui a déclenché le mouvement ne reste pas identique à elle-même ; au contact des données du document, elle ne cesse de se transformer. » (H. I. Marrou, *de la connaissance historique*, Paris, 1954, Point seuil, page 117).

⁷ Ne pouvant citer bien sûr toutes les sources et la bibliographie utilisée, le lecteur pourra se reporter au mémoire de maîtrise disponible au département d'histoire de l'université Toulouse II – Le Mirail.

Une des caractéristiques de ces lettres est leur relative⁸ longueur puisqu'elles font toutes entre une et trois pages imprimées. De plus, la majeure partie des lettres se situe pendant la crise de *l'Avenir* et ses conséquences immédiates⁹ entre 1831 et 1835. Si la correspondance entre Albin Goudareau et Montalembert est assez régulière lors des premières années avec treize lettres échangées entre 1832 et 1834 elle s'estompe plus rapidement, dix lettres concernent les échanges en 1837, 1838, 1841, 1844 et 1851. Pourquoi cette relation s'estompe est aujourd'hui une question non encore véritablement résolue. Tout au plus peut-on dire que le mariage d'Albin Goudareau en 1837 l'a peut-être un peu détourné pendant quelque temps d'autres préoccupations politiques et religieuses. Il est intéressant par ailleurs de noter l'évolution très sensible des formules de salutations qui traduisent une amicale proximité grandissante des deux personnes ; Albin Goudareau commençait ces premières lettres par « Monsieur le Comte », et poursuivait en 1835 par « Monsieur le Comte et noble ami », tandis que Montalembert commence par « Monsieur » et poursuit en 1838 par « mon excellent ami ». On peut noter que les formules sont moins chaleureuses à la fin traduisant effectivement la nouvelle distance entre leur relation. Toujours en restant sur la forme, le style des lettres témoigne d'une très belle langue mais dans le cas d'Albin Goudareau ce style reste très emphatique parfois même ampoulé¹⁰ qui souligne à l'excès l'admiration qu'il avait pour Lamennais et surtout Montalembert. Toutes les formules traduisent une admiration exacerbée, une véritable dévotion qui témoigne indiscutablement du charisme que Montalembert savait communiquer à ceux qu'ils côtoyaient. Il est certain aussi que le ton manifesté par les cinq protagonistes vis-à-vis d'Albin Goudareau traduit une relation très chaleureuse, en témoigne cette remarque de Montalembert dans sa lettre du 3 mai 1832 à propos de la cabale contre *l'Avenir* : « *Nos âmes se reportent sans cesse avec amour vers cette France, où, à côté de tant de mal, germe un bien si infini vers cette patrie qui est après tout l'espérance du monde et où, en ce qui nous regarde particulièrement, nous comptons tant d'amis si ardents et si désintéressés. Nous aimons à vous compter, Monsieur, vous et les vôtres au nom de ces amis et au premier rang parmi eux.* »

Ainsi donc, même s'il faut faire la part de l'emphase romantique du langage de ces années-là, cette correspondance témoigne indiscutablement d'une forte et chaleureuse relation entre Albin Goudareau et les cinq protagonistes. Il y a même de la **connivence intellectuelle** entre Albin Goudareau, et Lamennais et Montalembert, puisque par exemple Albin Goudareau sera lecteur d'un premier chapitre d'un ouvrage sans suite de Montalembert intitulé « Esquisse du catholicisme dans le midi », et que l'on apprend par ses courriers que Albin Goudareau essayait de lire la plupart des livres qui sortaient de la main de Lamennais ou de Montalembert. Et Albin Goudareau comme

⁸ Cette affirmation se fonde sur la comparaison de ces lettres avec celles lues dans les correspondances de Lamennais, de Lacordaire ou de Montalembert qui comportent des lettres longues mais aussi souvent des billets assez courts.

⁹ L'intransigeance de Lamennais et son absence de diplomatie aboutit à l'éclatement de l'unité des cinq protagonistes. Si Lacordaire, l'abbé Combalot et l'abbé Gerbet se soumettent au pape en 1832 et prennent ainsi leurs distances avec Lamennais, Montalembert résistera plus longtemps en essayant de raisonner Lamennais et finira aussi par se soumettre au pape en décembre 1834. Le prêtre Lamennais condamné en juin 1834 par l'encyclique *Singulari nos e* Grégoire XVI pour sa publication de l'ouvrage « les paroles d'un croyant » rompt avec l'église catholique à la fin des années 1834. Il continuera à agir au plan politique mais c'en est fait du leader catholique charismatique des années 1830. Montalembert plus diplomate prendra le relais.

¹⁰ « *Quoi que l'attente fut longue à mon cœur, me rappelant la touchante bienveillance dont vous m'aviez donné le précieux témoignage, j'ai aimé à croire, désir ardent ! que le souvenir de l'un de vos meilleurs amis ne s'était point effacé de votre cœur si aimant : et voilà que vous avez la bonté de me dire des choses si délicieuses à l'âme, qu'elles la brisent d'amour... Sentant que sur la terre, le cœur ne saurait trouver assez d'affection pour répondre dignement à une amitié dans la source est divine, souvent je porte votre souvenir aux pieds des saints autels, et là j'épanche avec délices au sein de Dieu, de douces émotions, d'ardents désirs, de consolantes espérances. Là le cœur se dilate et s'élance, brûlant vers le dieu de lumière et d'amour, pour appeler les grâces du ciel les plus précieuses, sur une âme si tendrement aimée et sur ses glorieux travaux.* » (Lettre d'Albin Goudareau du 15 février 1833).

Montalembert qui a résisté le plus longtemps possible en cherchant à raisonner Lamennais¹¹, seront très déroutés par l'intransigeance de Lamennais qui aboutit à la rupture.

Cet épisode de la crise de *l'Avenir* aboutissant à la rupture de Lamennais, ainsi que le combat de Montalembert dans les années 1840 pour la mise en place d'un « parti » catholique en vue de défendre politiquement les aspirations des catholiques et notamment la mise en place d'une école libre indépendante de l'Université, constituent en effet la toile de fond des conversations épistolaires. On y voit par exemple exprimée la douleur profonde de Montalembert devant la dérive de Lamennais et mentionner tous les efforts qu'il fit pour éviter la rupture de celui qui était son père spirituel. Et sur ce thème, on peut noter la confiance que Montalembert fait à Albin Goudareau en lui exprimant ce sentiment au moment de la parution de « *ce livre fatal des paroles d'un croyant*¹² » en lui disant plus loin : « *J'ai eu et j'ai encore des douleurs privées et intimes, de la nature la plus intense et la plus amère, mais aucune d'elles ne m'a troublé, déchiré, bouleversé, ou point où je l'ai été en voyant l'homme en qui j'avais mis toute ma confiance, à qui j'avais donné bien plus que ma vie, savoir ma foi et ma conscience, se perdre lui-même et se condamner ainsi que ses amis à la position la plus fausse et la plus marquée qui fut jamais. Je m'ouvre à vous, mon très cher Monsieur, et sans réserve, sur ce point parce que je suis sûr que vous n'abuserez pas de ma confiance, et que d'ailleurs je vous la dois en échange de la tendre affection que voulez bien me porter et m'exprimer.*¹³ » Montalembert devant cette immense douleur apprécie fortement que quelques personnages lui conservent sa confiance et acceptent d'écouter les épanchements de son cœur. Et en ce sens une lettre à un quasi-inconnu de province d'un homme connu comme l'est déjà Charles de Montalembert, aristocrate de mère anglaise et formé en Angleterre, libéral à l'instar de Tocqueville, qui devient Pair de France à la mort de son père en 1831¹⁴ et qui s'illustrera tout au long des années 40 par tous ses discours enflammés et convaincants passés à la Chambre des Pairs pour la défense du « parti » catholique, peut apporter un éclairage complémentaire sur le personnage du fait qu'il n'est pas en représentation, et pour peu bien sûr qu'il ait confiance en son interlocuteur. Précisément dans une¹⁵ des lettres, il précise à Albin Goudareau et à son frère Émile, en réponse à sa lettre, sa position politique par rapport à la Monarchie de Juillet en précisant qu'il n'a jamais fait alliance avec elle et qu'il ne s'agit que d'une **acceptation** réaliste du régime comme en quelque sorte un moindre mal. Ceci pour contrer l'interprétation erronée faite par Émile Goudareau à certains propos de Montalembert sans doute à la Chambre des Pairs sur la position de ce dernier d'une éventuelle nouvelle alliance entre le trône et l'autel qui avait été tant dénoncé au moment de la crise de *l'Avenir*. Montalembert est très clair là-dessus, il ne s'agit pas d'une nouvelle alliance mais d'une acceptation. Ces lettres sont aussi le témoignage de l'activité de Montalembert pour la défense du patrimoine¹⁶ architectural du Moyen Âge, et l'on y voit évoquer dans une des dernières lettres son indignation contre le vandalisme fait au Palais des Papes d'Avignon depuis la période révolutionnaire et napoléonienne qui donnera lieu à un article dans la *Revue des deux mondes*. Enfin ces lettres témoignent que Montalembert est un grand voyageur européen puisque certaines de ces lettres sont expédiées d'Italie ou d'Allemagne. Un des autres aspects qui revient

¹¹ « *Monsieur de Lamennais n'a pas cessé d'être pour moi l'objet de la plus vive et de la plus filiale affection, mais il est encore plus l'objet de ma douleur. Je connaissais avant de partir ce fatal livre des paroles d'un croyant ; j'en avais admiré avec enthousiasme une très grande partie, mais dès lors et avant qu'il n'y eût aucune communication directe entre lui et le souverain pontife, aucun engagement de sa part, j'avais senti tout ce que cette publication aurait de funeste et d'inopportun, j'avais obtenu la promesse qu'elle serait indéfiniment retardée.* »

¹² Lettre de Montalembert du 10 octobre 1834 écrite d'Augsbourg en Allemagne.

¹³ Lettre citée 10 octobre 1834.

¹⁴ En 1831 il a 21 ans, mais l'âge requis pour siéger étant de 25 ans, il ne pourra participer aux débats et aux votes qu'à partir de 1835.

¹⁵ Lettre du 6 juillet 1837 de Charles de Montalembert à Albin Goudareau.

¹⁶ « *C'est également en très grande partie à ses démarches renouvelées que l'on doit la conservation d'une partie de l'hôtel Dieu et la sauvegarde de cette magnifique église des Jacobins à Toulouse.* » (Philippe Tollu, *Montalembert les libertés sous le Second Empire*, Éditions Albatros, Paris 1987, page 78).

fréquemment lors de la période de la crise de *l'Avenir* est le combat mené notamment par l'abbé Combalot contre les nominations¹⁷ abusives par l'État d'évêques jugés indignes par certains catholiques. Il y a en particulier une véritable charge contre la nomination¹⁸ de Mgr d'Humières à l'évêché d'Avignon. Enfin à travers notamment les lettres plus tardives on aperçoit la croisade de Charles de Montalembert pour la mise en place du « parti » catholique et sa volonté de démultiplier son action en province par la création de comités¹⁹ de soutien à son action parisienne. Ce combat de Montalembert pour inciter les catholiques à se « mouiller » en politique²⁰ aboutit à un relatif succès, dépassant les espérances mais insuffisant toutefois, aux élections censitaires d'août 1846 où il obtient l'élection de 150 députés ayant accepté le mandat de défendre la liberté d'enseignement.

Enfin un des thèmes récurrents dans toutes les lettres du début est celui des réfugiés polonais en Avignon. Avignon a été un important dépôt de réfugiés militaires polonais, l'armée polonaise ayant fui devant la répression féroce des Russes lors de la révolution polonaise de 1830. Ces lettres témoignent à la fois de la forte sollicitation de Lamennais et Montalembert pour aider ces polonais et localement des tentatives d'Albin Goudareau dans le même sens, par exemple avec une tentative d'obtenir une quête dans les églises au profit des réfugiés.

En définitive ce que nous apprend cette correspondance, c'est tout à la fois une certaine vision plus intime du vécu de la crise de *l'Avenir* et du combat politique de Montalembert hors des représentations officielles, une meilleure connaissance d'Albin Goudareau, qui apparaît comme un lettré, un fervent catholique, légitimiste éclairé, en admiration véritable devant Lamennais et Montalembert puis déçu par le premier et peut-être distant avec le second qui s'était rallié un bref moment à Louis Napoléon Bonaparte.

L'intérêt indiscutable pour moi de ces correspondances est que, outre l'apprentissage fait en matière de recherche et confrontation de sources et d'indices historiques, travail de base de l'historien, il me donne une forte ouverture pour approfondir plusieurs sujets.

Il est le début d'une histoire familiale centrée sur la connaissance de personnages marquants ; un axe de cette histoire familiale serait l'étude du réseau d'intellectuels catholiques dans lequel se trouvait Albin Goudareau, puisqu'il est établi par d'autres sources qu'il fut en relation avec l'éditeur Trébutien, ami du grand éditeur avignonnais Aubanel, correspondant avec la poétesse

¹⁷ Ce problème politico-religieux fondamental dans ces années-là, résulte de la règle de la double nomination instituée par le Concordat de 1801, nomination par le pouvoir politique et investiture spirituelle par le pape, et de la lutte des catholiques libéraux contre l'inféodation des évêques au pouvoir. Ces actions ont été un des aspects de la « croisade » des catholiques libéraux contre les évêques gallicans sans succès contre l'abbé d'Humières mais réussie contre l'abbé Guyon.

¹⁸ « Monsieur d'Humières a été recteur de l'académie pendant sept ou huit ans. Cette note le peint comme un homme du monde attaché à ses devoirs, comme ayant manifesté alors une tendance au philosophisme. Pendant qu'il fut recteur de l'Académie de Limoges il plaça dans les collèges soumis à sa juridiction, un grand nombre de prêtres immoraux... Les seuls collèges de Limoges comptaient cinq prêtres mariés bien connus. Homme versatile, sans fixité de principe, Mgr d'Humières est indigne du redoutable honneur qu'il ambitionne et qu'un ministère ouvertement hostile à notre foi lui a offert comme la solde de sa docilité à ses vues criminelles. » (Lettre Combalot 2 janvier 1832).

¹⁹ « Le mouvement qui commence à se manifester en faveur de la religion non seulement dans le clergé, mais aussi parmi les laïques, est du plus heureux augure, comme vous le jugez très bien, Monsieur ; il me fait espérer que les catholiques apprenant à se connaître entre eux et à se compter, sauront enfin entrer, comme catholiques dans la vie politique, à laquelle ils ont été trop longtemps étrangers. Je vous engage vivement, Monsieur, à seconder ce mouvement dans votre département, et à ce sujet, j'apprendrai de vous avec beaucoup d'intérêt quelle est la disposition des esprits parmi les catholiques d'Avignon. Il serait à désirer qu'on pût établir dans cette ville, ce qui existe déjà dans un grand nombre d'autres, un comité chargé de rédiger des pétitions pour la liberté d'enseignement... » (Lettre Montalembert du 26 mai 1844).

²⁰ Ce thème de la nécessité de l'implication des gens de droite en politique est récurrent au XX^e et XX^e siècle. On trouve d'ailleurs dans la lettre d'Émile Goudareau une réflexion désabusée sur ce sujet disant, devant les difficultés, préférer les bonnes oeuvres à la politique.

catholique Marie Jenna, et aussi en relation avec Marie de Guérin²¹ sœur cadette de Maurice, grand poète romantique, mort jeune et membre du cercle de Lamennais.

Il peut permettre aussi d'étudier la pénétration du catholicisme libéral en Avignon puisque au travers des lettres on voit mentionner explicitement outre Albin et Émile Goudareau, deux autres correspondants de Montalembert, le Dr Cade, grand ami d'Albin Goudareau et de sa femme Olympe Rey de Surville, et Monsieur Buisson²² un Saint-Simonien converti par Montalembert. On voit citer d'autres noms comme un Monsieur Bérard, tourneur, Monsieur d'Oléon, et Armand de Pontmartin, critique littéraire d'Avignon réputé. Ce travail important pourrait être lui-même l'amorce en commençant par Avignon, d'une histoire des « oubliés²³ » du catholicisme libéral en France, travail important pouvant mobiliser plusieurs chercheurs.

Jacques Félix, le 26 janvier 2006.

LA GESTION DU DOMAINE DES FAILLADES DANS LA CORRESPONDANCE DE GASTON CORMOULS-HOULÈS

La correspondance de Gaston Cormouls-Houlès est une source d'information remarquable sur la gestion de son domaine par ce grand propriétaire foncier. Elle m'a donné des éléments essentiels pour la rédaction d'un mémoire de maîtrise : « Gaston Cormouls-Houlès aux Faillades. La gestion d'un grand domaine par un industriel » .

Gaston Cormouls-Houlès, industriel mazamétain né en 1839, mort en 1907, appartient à la grande bourgeoisie protestante qui domine la ville depuis le XVIII^e siècle. Il descend à la fois des Olombel et des Houlès, deux des plus puissantes familles de Mazamet. À partir de la mort de son père, Simon Ferdinand Cormouls, il dirige à la fois l'entreprise familiale, en tant qu'aîné de ses trois fils, et le domaine des Faillades dans la Montagne Noire, à titre personnel. Il attache autant d'importance à l'une et à l'autre de ces activités, et, dans ses lettres et les actes officiels, il se dit manufacturier et propriétaire.

Dans les années 1870, la maison Cormouls-Houlès se consacre au textile : fabrication de drap de troupes, mais surtout de « nouveautés » , c'est à dire de tissus de mode. Comme la plupart des entreprises mazamétaines, elle va, à la fin des années 1880, s'orienter vers le délainage, et lorsqu'en 1893 Gaston Cormouls-Houlès fonde une nouvelle société avec son fils Ferdinand, (les trois frères se sont séparés), elle a pour objet « l'exploitation des peaux de mouton, l'achat et la vente de la laine ». Le délainage va faire la fortune et la renommée de Mazamet.

Cet industriel est aussi un grand propriétaire foncier : il possède un domaine de 650 hectares au nord-est de Mazamet, les Faillades, acheté par son grand-père Pierre-Élie Houlès en 1850. Lui-même acquiert en Argentine, à la fin des années 1880, une propriété d'environ 10 000 hectares : Zimboran. Il se situe ainsi parmi ces grands propriétaires fonciers de l'époque qui sont aussi de puissants hommes d'affaires, et que regroupe la Société des Agriculteurs de France : son président,

²¹ Lors du colloque de l'association Les Amis des Archives, Mme Le Pottier m'a fait découvrir l'importance de cette relation en m'apprenant qu'Albin Goudareau appartenait au cercle des Guériniens de la première heure, me transmettant aimablement ultérieurement le catalogue des archives du château-musée du Cayla dans le Tarn, où il apparaît qu'il y aurait plus de 400 lettres actives et passives d'Albin Goudareau. C'est une trouvaille extraordinaire !

²² Nous avons trouvé, à la Bibliothèque Municipale (Ceccano) d'Avignon dans le dossier 5382, une minute d'une lettre de Monsieur Buisson fils du 15 octobre 1832 à Montalembert et la réponse de ce dernier du 2 janvier 1833.

²³ Cette expression des « oubliés » m'a été suggérée par Monsieur Jacques Gadille, un spécialiste de l'histoire religieuse du XIX^e siècle, professeur honoraire de l'Université de Lyon, avec qui j'ai été en correspondance et qui m'a donné quelques pistes pour mes recherches.

le marquis de Vogüe, grand propriétaire dans le Berry, est président de Saint-Gobain et Suez. Gaston Cormouls Houlès y entre en 1882, parrainé par le comte de Villeneuve, qui possède un grand domaine près de Castres.

La correspondance de Gaston Cormouls-Houlès a été donnée par ses descendants aux Archives départementales du Tarn. Elle comprend 48 volumes d'environ 490 pages chacun, classés dans la série J, fonds Gaston Cormouls-Houlès. Ce sont les doubles des lettres qu'il a écrites entre 1874 et 1906. Elles sont, pour la plupart, parfaitement lisibles. Les thèmes de ces lettres sont très variés : correspondance familiale, consignes pour le travail dans les usines quand il s'absente de Mazamet, inventaires des marchandises, ordres d'achat ou de vente d'actions en Bourse. Mais beaucoup de lettres concernent la gestion de son domaine, auquel il voue une véritable passion : ce sont les consignes de travail envoyées au garde régisseur, les baux de métayage, les dossiers pour les concours agricoles, les conseils à ses successeurs... Elles nous montrent un grand bourgeois féru d'agronomie. Qu'apportent-elles que ne nous donnent pas les autres sources ? Que nous permettent-elles de connaître de l'agronomie, des modes de faire-valoir, de la gestion quotidienne du domaine et de la passion de cet homme du XIX^e siècle pour la terre ?

La correspondance et l'agronomie

Ce n'est pas sur ce point que l'apport de la correspondance est le plus important. Gaston Cormouls-Houlès nous a en effet laissé aussi des livres, tous consacrés aux Faillades. Le plus important, *Vingt sept années d'agriculture dans la Montagne noire. Mémoire sur diverses améliorations exécutées aux Faillades, 1871-1898*, écrit en 1899, reprend en partie ses livres précédents sur la sylviculture et l'ensilage, et décrit l'ensemble de son œuvre, (il a alors soixante ans) : la transformation d'un domaine qui était encore pour moitié en « landes, parcours et dépaisances », livré à l'élevage extensif du mouton, en une propriété moderne, productive, consacrée à une production intensive de bovins.

Cependant, c'est la correspondance qui nous montre le mieux sa volonté de gérer en industriel, en calculant soigneusement les coûts : « en tant qu'industriel, je calcule ce que me coûte chaque opération : le prix de revient. C'est ce qui manque à beaucoup d'entre nous ». Elle nous montre aussi, dans la gestion du domaine, les relations entre ses activités d'industriel et celles de propriétaire terrien : pour les amendements, il achète la chaux des épurateurs de l'usine à gaz qui éclaire la ville et appartient à sa famille. Il fait analyser, afin de les utiliser éventuellement comme engrais, les cendres d'os de La Plata et les eaux des usines de délainage : volonté d'exploiter les sous-produits de l'industrie en agriculture.

Ses lettres nous permettent aussi de suivre ses expériences : essais de cultures avec différents engrais ; de voir l'importance qu'il attache dès le départ à la bonification des terres, par les amendements : dans les baux qu'il propose, il précise toujours qu'il fournit gratuitement la chaux. Il développe aussi drainage et irrigation : de nombreuses lettres sont consacrées à la construction des réservoirs, à l'aménagement de barrages sur le ruisseau d'Agoût. Dans un autre domaine, il conçoit lui-même les plans des bâtiments qu'il fait construire : il en dessine une première ébauche dans ses lettres. Elles nous confirment aussi l'importance qu'il attache à l'ensilage, comme méthode de conservation des fourrages, mais c'est un sujet qu'il traite longuement dans ses livres. Par contre, c'est dans sa correspondance seulement que nous trouvons les contrats de baux qu'il propose à ses métayers.

La correspondance et les modes de faire-valoir

Elle nous permet de suivre l'évolution des modes de faire-valoir dans le domaine : passage du fermage au métayage quand il en prend la direction. Le métayage est un contrat où les produits de l'exploitation sont partagés entre propriétaire et tenancier dans une proportion fixée par le bail.

Aux Faillades, Gaston Cormouls-Houlès propose deux types de baux : au tiers du foin pendant les premières années, puis à mi-fruits. Cependant, à partir de 1884, il va faire le choix, pendant quelques années, du maître valetage, mode de faire-valoir très différent : ce n'est plus une association : la relation est ici celle de patron à salarié et les contrats commencent par la même formule que ceux des gardes du domaine : « tout votre temps m'est dû » ou « tout votre temps m'appartient ». On peut noter que le salaire, en cette fin du dix-neuvième siècle, est encore en partie en nature : seigle et pommes de terre.

Mais le maître valetage dure peu aux Faillades : avant 1893 et le concours de la Prime d'Honneur, Gaston Cormouls-Houlès est revenu au métayage. Ces changements sont révélateurs des discussions de l'époque sur le meilleur mode de gestion d'un domaine agricole : quel est celui qui permet d'en tirer les meilleurs bénéfices, de moderniser ? Tous les auteurs du XIX^e siècle dans la région en parlent : Anacharsis Combe, Théron de Montaugé, Pariset, et Villeneuve. Tous refusent le fermage : le fermier laisse une terre épuisée, mais ils critiquent aussi métayage et maître valetage, sans pouvoir réellement se déterminer pour l'un ou l'autre.

Cormouls-Houlès choisit finalement le métayage et nous en donne les raisons : c'est le plus rentable pour le propriétaire, nous dit-il, et il le démontre en comparant à deux reprises ce que rapportent les métairies selon le mode choisi. C'est toujours le métayage qui lui laisse le bénéfice le plus important. À ce motif économique s'en ajoute un autre que nous montrent les baux : le métayage permet d'imposer de manière très précise le type de mise en valeur, les choix agronomiques. Il adopte l'élevage bovin en développant les prairies : dans les baux à mi-fruits, à partir des années 1880, les deux tiers ou les trois quarts des superficies doivent être consacrées aux prairies ou à des plantes fourragères. Dans un bail signé après 1900, toute l'exploitation est en herbe puisque Cormouls-Houlès s'engage à fournir à ses métayers le seigle et les pommes de terre qui sont la base de leur alimentation.

Enfin, ces baux nous montrent aussi le peu de changement entre le XVIII^e siècle et la fin du XIX^e, dans le domaine juridique et social : les contrats sont très proches de ceux signés avant la Révolution. En particulier, ils imposent encore des redevances, (c'est le terme utilisé), en œufs et volailles, et des « jointes », qui consistent en heures de travail gratuites, transports, labours, au profit du propriétaire. Pour Cormouls-Houlès, le changement doit venir du progrès technique et agronomique ; à aucun moment, il n'envisage une évolution des conditions du métayage.

Dans cet univers marqué à la fois par la volonté de modernisation et l'immobilité sociale, comment vivent les habitants des Faillades ?

La vie quotidienne aux Faillades

Les lettres de Gaston Cormouls-Houlès nous plongent dans la vie du domaine pendant plus de trente ans ; elles nous mettent en relation avec ceux qui y vivent et travaillent : gardes, paysans, ouvriers « étrangers », (qui ne vivent pas dans le domaine), artisans engagés pour la construction des barrages, des réservoirs et des nouveaux bâtiments.

Toutes ces personnes forment un petit univers hiérarchisé, au sommet duquel on trouve un ou deux gardes, qui ont un rôle de surveillance, mais qui sont aussi les régisseurs du domaine, même si Cormouls-Houlès ne leur donne que rarement ce titre. C'est par eux que passent ordres et consignes : très peu de lettres sont adressées directement aux paysans. Ils veillent en particulier aux cultures expérimentales faites sur Escande, la métairie la plus proche du château. Ce sont eux aussi qui veillent à l'exécution des baux : redevances, « jointes » ; ils surveillent fenaisons, moissons, partages des récoltes, et contrôlent les inventaires en début et en fin de bail.

Cette fonction de garde sera réorganisée à plusieurs reprises. Cormouls-Houlès embauche un véritable régisseur, en janvier 1883, mais le renvoie très rapidement : il est très satisfait de lui, mais il lui coûte trop cher, et il a plutôt besoin de gardes, lui dit-il. Il en engage deux : l'un a essentiellement un rôle de surveillance, l'autre a en charge la gestion agronomique du domaine et

les relations avec les paysans. Mais le plus important pour le propriétaire des Faillades est de faire respecter l'autorité, et une stricte hiérarchie. Il leur rappelle qu'ils doivent avant tout défendre ses intérêts et ne pas écouter les réclamations des ouvriers qui sont sous leurs ordres ; il leur reproche de compter les « jointes » toujours trop large en faveur des paysans.

Ceux-ci forment le second groupe de la population des Faillades. Il y a une famille paysanne, parfois deux, dans chacune des huit métairies du domaine : Escande, Régas, Bouscadié... On trouve parmi eux des situations différentes : quelques-uns ont une petite propriété : elle est hypothéquée au moment de la signature du bail. D'autres sont très pauvres : aucune mention de propriété, et Gaston Cormouls-Houlès leur prête l'argent nécessaire à l'achat d'une paire de vaches au moment de leur installation dans la métairie ; souvent, ces paysans très pauvres ont encore des dettes à la fin du bail.

Les relations avec les paysans sont marquées par de fréquents conflits : au sujet d'arbres coupés, des « dépaisances », c'est à dire de l'interdiction de faire pâturer certaines parcelles ; très vives tensions, ou procès, au moment des inventaires de départ. Les changements de métayers sont très fréquents : départ volontaire ou renvoi. La vie des Faillades est rythmée par les péripéties judiciaires. L'opinion de Gaston Cormouls-Houlès sur les paysans est d'ailleurs très négative : ils sont sales, routiniers, ennemis des idées nouvelles ; ils manquent de probité et de franchise.

Les ouvriers « étrangers » sont recrutés dans les villages alentour : Bouisset, Saubergue, Les Combals... Les salaires sont plutôt bas, fixés de manière très précise. Un autre aspect de la vie aux Faillades est le travail des femmes et des enfants, qu'on trouve sur tous les chantiers et en toutes saisons ; ils participent aux tâches les plus pénibles : écobuage, transport des pierres. La seule différence par rapport aux hommes : des salaires plus faibles. Un point important dans la relation avec les ouvriers est la possibilité pour eux, en échange de l'écobuage, de faire une culture de seigle ou de pommes de terre, pendant un an. Ils dépendent donc du propriétaire pour la production des denrées de base de leur alimentation, et il y a là un moyen de fidéliser la main-d'œuvre.

Toutes ces personnes sont au service de la modernisation du domaine, véritable passion de Gaston Cormouls-Houlès.

La passion de la terre

C'est sans doute ce qui frappe le plus chez ce puissant industriel qui occupe une position dominante dans sa ville, dont il préside la Chambre de commerce. Sa correspondance montre un souci permanent de se faire reconnaître comme un bon agriculteur, au sens qu'on donne à ce mot à l'époque : celui qui s'intéresse à la terre ; comme un modernisateur, on dirait aujourd'hui un agronome compétent. Il veut faire des Faillades, un domaine moderne, productif, où bois et cultures forment un paysage harmonieux. Il le montre dans son souci permanent d'une gestion quotidienne : plusieurs lettres par semaine donnent ses consignes pour les cultures et les plantations. Les gardes doivent écrire au moins tous les deux jours, en particulier quand il est absent de Mazamet, dire où en sont les travaux, l'état du bétail. Il veut un domaine rentable et, pour cela, il adapte les cultures au relief et au climat, mais aussi à la situation économique : au moment de la crise agricole de la fin du siècle, il choisit l'élevage des bovins, entre autre parce que leur prix baisse nettement moins que celui des céréales.

Il souhaite que son œuvre aux Faillades soit reconnue par les autorités locales : il participe aux concours agricoles, et rédige pour cela un long rapport au préfet sur l'œuvre entreprise, en particulier la bonification des terres et les reboisements. Plus tard, c'est un véritable dossier pour le concours de la Prime d'honneur, qu'il obtient en 1893. Il est très fier de cette récompense, en parle fréquemment dans ses lettres. Reconnu aussi par d'autres grands propriétaires fonciers : des voisins, des membres de la noblesse, Roederer, Cherelle. Il communique avec eux en particulier à propos de l'ensilage, sa grande passion, sa « découverte » : il pense qu'il a trouvé, dans ce domaine, une nouvelle méthode, plus simple, plus économique, et en parle longuement. Il veut la vulgariser

auprès d'autres propriétaires, envoie des articles aux journaux agricoles. Il souhaite laisser de lui cette image d'agriculteur modernisateur, à la pointe du progrès, qui a transformé une terre aride en domaine florissant.

La correspondance de Gaston Cormouls-Houlès nous plonge un moment dans la vie d'un grand domaine à la fin du XIX^e siècle, son quotidien, ses rapports humains, ses querelles, ses drames. Elle nous permet aussi de mieux comprendre la personnalité d'un grand propriétaire foncier, qui a l'originalité d'être à la fois un industriel et un agriculteur passionné par la modernisation de l'agriculture. On peut penser, selon la formule de Barral, qu'il accordait à la terre « une primauté d'honneur, hommage à une valeur traditionnelle... »

Anne-Marie Gouérou.

La photographie de la Grande Guerre : Étude d'un fonds privé : le fonds Marchandot

Ce fonds de photographies (stéréoscopies sur plaques de verre) est un fonds privé provenant de l'Aveyron. Ces photos sont rangées dans deux boîtes en bois compartimentées, permettant ainsi de conserver les plaques de verre sans les endommager. Ce fonds n'est pas celui auquel on pourrait s'attendre : un album de photos, classé soigneusement, légendé, décoré de fleurs séchées. Ces photos n'ont pas été prises par un poilu qui était parti à la guerre avec un Vest Pocket pour prendre sa guerre en photo, ramener des images de ce temps passé loin de sa famille. Ces stéréoscopies ont été acquises après la Première Guerre mondiale par le grand-père de monsieur Marchandot. Les souvenirs familiaux sont trop vagues pour pouvoir dire dans quelles conditions ces photos se sont retrouvées dans cette famille. Ce que l'on peut dire, c'est que le grand-père qui les a acquises fit la Première Guerre mondiale et qu'il était photographe amateur. Ainsi au milieu de ces photos de guerre que nous allons explorer, figurent des stéréoscopies représentant la famille (avant-guerre ? après-guerre ? Nous n'avons pu le déterminer.)

La question que l'on peut donc se poser est : d'où viennent ces photos, qui les a prises ? Quelques indices et une confirmation de la Médiathèque de la Défense nous ont amené à cette conclusion : ces photos ont été prises par un opérateur de la Section photographique de l'Armée (SPA).

I. Description et hypothèse de travail :

Ce fonds contient une centaine de stéréoscopies. La prise de vue stéréoscopique consiste à réaliser deux images simultanées grâce à deux objectifs séparés l'un de l'autre, d'une distance égale à l'écartement moyen des yeux humains. Le double cliché obtenu, regardé dans un appareil conçu spécialement à cet effet (stéréoscope), restitue la vision en trois dimensions. Permettant d'obtenir l'impression de relief, la stéréoscopie sert la cause de l'image photographique dès le Second Empire. Cette technique a été largement utilisée par les opérateurs de la SPA car l'effet de relief rend certains détails plus visibles.

Ce qui nous a amené à penser que ces photos proviennent de la SPA s'élucide dans les trois indices : le matériel employé est très lourd (pieds, deux objectifs, plaques de verre) les poilus ne pouvaient s'encombrer de tels appareils, le fonds comprend deux photos de Clemenceau dans les tranchées, enfin leurs légendes sont accompagnées de codes : ex B 1460. De telles caractéristiques ne pouvaient que nous amener à cette conclusion. Il n'est pas rare de retrouver des photos de la SPA

dans les archives privées. Après la guerre, certains soldats ont vendu leurs photos à des collectionneurs. Jacques Moreau (opérateur de la SPA) a vendu ses photos dans les années 60 à la maison d'édition Larousse.

II. La Section Photographique de l'Armée.

En 1915, la guerre s'éternisant, la crainte de l'espionnage et de la propagande ennemie incite l'état-major français à redoubler de méfiance à l'égard des photographies prises par ses soldats : devant l'ampleur d'un phénomène échappant à tout contrôle, le Grand Quartier général français interdit la possession d'appareils dans la zone des armées²⁴.

Le ministère de la Guerre, en accord avec celui des Affaires Étrangères et celui de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, décide de prendre en charge la couverture officielle des combats. Pour cela il crée la Section Photographique des Armées en 1915. Le Grand Quartier Général en avait fixé les objectifs dès mai 1915 : « prendre tous clichés intéressants : au point de vue historique (destructions, ruines...), au point de vue de la propagande par l'image à l'étranger, au point de vue des opérations militaires, par la constitution d'archives documentaires ». Au total, 120 000 clichés environ ont été réalisés, sur plaques de verre de tous formats, notamment en relief et panoramique.

Les photographes engagés dans cette section restaient anonymes et signaient d'une simple lettre suivie d'un chiffre : code B, référence 1460. Ces codes permettaient d'inventorier et d'archiver les photos. Ces photos participent de la propagande : elles ont pour but de galvaniser la population et d'éviter la baisse de moral. C'est à cette époque que se développe le principe de la « communication », c'est-à-dire instrumentaliser les médias à des fins de propagande. Les politiques sont les premiers à l'appliquer (photo de Clemenceau dans les tranchées). Clemenceau a un impact certain sur les soldats. Son grand âge et sa présence dans les tranchées ne passent pas inaperçus.



Clemenceau et son fils dans les tranchées²⁵

²⁴ Jean-Pierre Vernay, Jérôme Pecnard, *La guerre de 14-18 en relief*, Arènes, 2004.

²⁵ Fonds Marchandot, stéréoscopie sur plaque de verre, 6 x 13.

L'intérêt de ces photographies de la SPA est qu'elles nous informent sur un certain type de réalité de la guerre : ces photos émanent d'un discours, celui de la propagande. L'historien ne peut négliger ce constat et doit décrypter cette construction du réel sans tomber dans l'anachronisme.

III. La photographie de guerre : une construction du réel.

La photographie est une source qu'il faut manipuler avec prudence. Trop longtemps « documentarisée »²⁶ et enfermée dans des fonctions illustratives par les historiens, la photographie doit être prise en tant que source historique. Ces photos sont révélatrices d'un discours construit pour le spectateur. Même si elles sont légendées, la légende fausse l'image, transforme le regard que l'on porte sur elles. Laurent Gervereau ira jusqu'à dire que « la guerre est invisible » du fait de cette « manipulation de l'image » et de cette « manipulation par l'image »²⁷.

Toutefois ces photos ne sont pas trompeuses, elles montrent ce pour quoi elles ont été faites ; l'important est de reconnaître cela et d'essayer de savoir dans quelles circonstances elles ont été prises, par qui et pourquoi ?

C'est ce que nous allons essayer de faire en analysant les deux photos qui suivent.



Devant la butte de Souain, Tranchées 1ères lignes. L 1064²⁸ (légende originale, inscrite à la main sur la plaque de verre par le photographe).

Cette première photo a été prise dans une tranchée de première ligne selon la légende. Les soldats semblent surveiller les lignes ennemies, la main sur le fusil. Cette photo est caractéristique des photos de la Section Photographique de l'Armée : elle immortalise la vie de l'unité au travers d'un cliché qui semble avoir été pris sur le vif. La photo qui va suivre va nous permettre de sortir de ce « cliché » et de comprendre la construction de ce « stéréotype ».

²⁶ Laurent Gervereau, « La guerre invisible » Philippe Buton (sous la dir.), *L'historien et l'image, la guerre imaginée*, Seli Arslan, Paris, 2002, p. 249.

²⁷ Ibid, p.252.

²⁸ Fonds Marchandot, stéréoscopie sur plaque de verre, 6 x 13.



Entre Somme Surppe et Somme Tourbe, Tranchée 1^{ères} lignes. L 1074.²⁹

Cette deuxième photo a été prise dans la même tranchée, nous retrouvons les mêmes soldats qui ont changé de posture, le deuxième assis adopte une attitude typique de la pose (main sous le menton). La légende a changé alors que la photo est prise dans la même tranchée. Tous ces éléments nous laissent penser que nous sommes bien devant une photo prise par des professionnels dans des conditions qui ne transparaissent pas dans la première photo. Il semblerait que neuf photos aient été prises entre ces deux clichés, ce qui souligne le temps qui a été pris pour prendre les photos (référence L 1064 pour la première, référence L 1074 pour la deuxième). Les soldats jouent le jeu et prennent la pose avec bienveillance, chose assez surprenante dans un cadre où la mort peut frapper à chaque instant.

Enfin, un élément clef de la photo : en arrière-plan on voit un autre opérateur (avec un appareil à photos stéréoscopiques). Cette mise en abîme met au jour la construction de la propagande ; l'opérateur est un metteur en scène, qui construit un aspect de la réalité avec des éléments de la réalité vraie : des poilus, une tranchée. On pourrait émettre un doute sur la situation de la tranchée. Il est assez difficile d'imaginer des opérateurs de la SPA, en train de prendre le temps de cadrer leur photo dans une zone sensible, frappée régulièrement par des bombardements.

Cet exemple de déconstruction de la photo illustre le travail de l'historien : il doit prendre en compte le discours de la photo et essayer d'aller au-delà de ce logos. Nous vivons dans une époque où l'image est reine, où l'image guide nos pensées et nos émotions ; il est donc nécessaire de prendre la photo en compte et de la considérer comme une source historique. La photographie est une médiation entre la réalité de son discours et la réalité vraie de son contexte. L'historien doit donc aller voir de l'autre côté du miroir.

Julie Maisonhaute.

²⁹ Fonds Marchandot, stéréoscopie sur plaque de verre, 6 x 13.

Lettres de combattants, 1914-1918

Dans son ouvrage *Du témoignage*, Jean Norton Cru écrivait : « Si j'ai un espoir, c'est que cette guerre fera naître une littérature réaliste des combats, due à la plume des survivants et à celle des morts dont on sortira les lettres, les carnets de route, les notes intimes. » Il indiquait également dans *Témoins* : « Il y a en France plusieurs millions de liasses de lettres de guerre dans les tiroirs. »

Depuis un certain nombre d'années, en France, des historiens ont à cœur de mettre en avant les écrits de guerre. Ceux-ci étant révélateurs d'une expérience humaine durant le conflit. Les carnets de guerre et les correspondances sont des témoignages de première main. Ils demeurent un matériau inédit à parcourir et à interroger car ce sont des traces du vécu dans la chair et dans l'esprit des participants. Ce sont également des écrits de premier jet qui donnent les impressions immédiates d'un peuple précipité dans la guerre.

Ici, je m'intéresserai plus particulièrement au phénomène épistolaire qui a accompagné le conflit et ceci notamment au travers de mon mémoire de maîtrise. Au cours de l'année qui a suivi, j'ai travaillé sur les carnets de guerre et les correspondances de quatre combattants. Pour le sujet qui nous intéresse, je m'appuierai sur les correspondances de deux de ces combattants : Jules Laffitte et Frantz De Witte.

Je présenterai ce sujet selon trois axes. Tout d'abord, j'aborderai la correspondance pendant la Grande Guerre, notamment en présentant les documents que j'ai étudiés. Puis, j'évoquerai la dimension humaine du conflit au travers des parcours personnels de Jules Laffitte et Frantz De Witte. Nous verrons, ici, l'importance d'écrire pour le combattant. Enfin, j'évoquerai l'apport des correspondances à l'histoire.

I- La correspondance pendant la guerre

A- La prise d'écriture

Les hostilités donnent l'occasion à tout un peuple de s'exprimer. À cette époque, l'acte d'écrire ne va pas de soi, mais pour le simple soldat c'est le seul moyen de se rattacher au monde normal et d'exorciser quelque peu les démons affrontés. Le maniement d'un crayon peut se révéler délicat et assez fastidieux à la longue. Le combattant écrit simplement pour donner signe de vie, comme l'indique Jules dans une lettre datée du 16 novembre 1914 : « J'ai profité d'un moment où les obus nous ont laissé un peu de tranquillité pour donner signe de vie. » Banale figure de style en temps de paix, information capitale en temps de guerre.

La plupart des combattants expédient ainsi une lettre quotidienne. Et rares sont ceux qui écrivent moins souvent, car ils s'exposent à des réprimandes appuyées auxquelles il est difficile de résister. Le cas de Jules est significatif ; l'absence de courrier provoque auprès de sa famille de vives inquiétudes. De son côté, Frantz avoue à sa femme dans une lettre du 14 février 1915 : « Quant au moral, c'est le tien et je ne puis te faire de meilleures réponses. »

B- Les documents étudiés

Durant toute la guerre, le phénomène épistolaire revêt, ainsi, une ampleur sans pareille. Quatre millions de lettres expédiées chaque jour de 1915 en franchise militaire, plus de dix milliards pour toute la guerre, et d'innombrables carnets de route. Les correspondances de Jules Laffitte et de Frantz De Witte s'inscrivent dans ce phénomène.

Par l'intermédiaire de M. Rémy Cazals, je me suis mise en relation avec les familles et j'ai pris connaissance des divers documents. Lors de ma visite à Mlle Laffitte, la fille de Jules, elle mit à

ma disposition de nombreux documents qu'elle et sa famille avaient conservés dans des cartons. J'y trouvai la correspondance de Jules avec ses parents et inversement. Puis, la correspondance que Jules et ses parents entretenaient avec leurs amis respectifs. Également des lettres de l'armée. Ceci fut intéressant pour entrevoir le parcours de Jules. À ces documents vinrent s'ajouter de nombreux ouvrages, livrets et journaux qui me donnèrent un aperçu du climat qui régnait pendant la guerre. Enfin le témoignage de Mlle Laffitte fut très intéressant dans le sens où elle me dévoila des détails révélés par son père.

De la même manière que pour la famille Laffitte, je rendis visite à Jack-François De Witte, petit-fils de Frantz et auteur du livre, *Lettres d'un mécréant (1909-1918)* paru en décembre 2001. Il a retranscrit, dans ce dernier, les lettres de son grand-père. Dans les avant-propos, il confie : « Ces lettres ont une histoire propre et leur cheminement jusqu'à ce livre est entouré de circonstances dramatiques.

Je les ai reçues de mon père, alors allongé sur un lit d'hôpital, gravement malade et craignant pour ses jours. Il me les a données sans commentaires, sans même préciser le contenu de ce paquet rudimentaire. » Lui-même les avait récupérées lors du déménagement de la maison de Frantz. Ce paquet contenait les lettres de Frantz à Renée (sa femme) et inversement, des cartes postales, quelques photos et documents concernant Frantz. Par ailleurs, Jack-François De Witte a fait de son côté des recherches pour confronter les dires de son grand-père avec des informations bureaucratiques. Il s'est renseigné auprès du SHAT et notamment des journaux de campagne. C'est sur ces documents que j'ai travaillé et que j'ai pris contact avec la vie menée par Frantz lors du premier conflit mondial.

II- Une dimension humaine de la guerre

A- Un vécu personnel

Il est important de noter la prépondérance des écrits dans la guerre. En effet, ceux-ci sont parfois les seuls documents qui témoignent de la vie d'un combattant, la seule trace laissée par le combattant. Les écrits, ici, les lettres sont tenus avec régularité et retranscrivent les moments forts de la vie des soldats, la manière dont était vécue la guerre dans diverses parties du territoire, avec des informations que seules les personnes présentes pouvaient aborder avec authenticité.

Si nous prenons le cas de Jules Laffitte, à travers sa correspondance, nous découvrons son parcours. Il fait son service militaire au 80^e régiment d'infanterie à Narbonne. Il part à la guerre dès août 1914. Son cas est pour le moins particulier. Le 3 décembre 1914, il est blessé à la bataille d'Ypres. Puis il est soigné par des Allemands à Lille et fait prisonnier. Entre temps, sa famille est sans nouvelles. Dans les correspondances, il est perceptible que l'absence de lettres de Jules suscite de vives inquiétudes. Après de nombreuses recherches et une période de deuil, la famille apprend que Jules est vivant. La correspondance peu abondante en 1915, reprend alors et demeure plus aisée en 1916 ; date où il séjourne en Suisse selon un accord passé sous l'égide de la Croix-Rouge. En 1917, il est rapatrié en France et envoyé à la garde des prisonniers. Le point intéressant réside dans le fait que Jules a été prisonnier et gardien de prisonniers. Ainsi, il a pu percevoir deux facettes de la situation.

Pour Frantz, un autre parcours est à noter. Il fait son service militaire en 1904 dans l'infanterie coloniale, ce qui explique son incorporation en 1914 dans le 41^e R.I.C. Frantz correspond avec Renée, sa femme. Les lettres de Frantz et Renée témoignent d'un profond amour qui les unit. Souvent, il est question de la souffrance qu'ils éprouvent à cause de leur séparation. Ils entretiennent une correspondance régulière. Frantz expose des récits de guerre, l'horreur du conflit, la compassion pour le sort identique des Allemands. Il réitère souvent sa volonté d'être auprès des siens, sa confiance en l'avenir. Un fait important demeure dans l'évolution du comportement de

Frantz et Renée. En effet, la guerre les a éloignés l'un de l'autre. Une certaine incompréhension s'est installée dans le couple. Puis, la désertion de Frantz est pour le moins inattendue. Ce dernier a toujours voulu faire honneur à sa femme et à sa patrie en accomplissant son devoir militaire. Or, en septembre 1916, il évoque la possibilité de désertir. Ceci s'explique d'un point de vue politique, faisant référence au passé de Frantz et au fait que ses supérieurs le poussent à bout. Ainsi, il déserte avec le concours de sa femme, au cours d'une permission. Néanmoins, il est présent à la guerre jusqu'en 1919. Sa situation serait devenue intenable et il se serait porté « volontaire » pour un corps expéditionnaire en Russie du Nord.

La documentation réunie permet de cerner la perception qu'ont eue et que transmettent les combattants de la nation en guerre, de l'armée en campagne et de leur propre expérience. Elle permet d'aborder les aspects humains de la Grande Guerre.

B- Un soutien indéniable aux combattants

Il est important de voir que les correspondances prennent la place d'un soutien psychologique. Dans les correspondances aux familles, maintenir un lien avec ses proches demeure constant. Frantz avoue dans une lettre du 23 octobre 1914 : « Que faire lorsqu'on s'ennuie, que l'on a rien à faire, sinon se rapprocher par l'écrit de ceux qui nous sont chers. Je suis dans un de ces moments où toutes les facultés, toutes les aspirations sont tendues dans un besoin d'épanchement, de confidences. Jamais ceux qui comme moi sont loin des leurs n'auront mieux senti la privation du foyer familial ; que ne donnerais-je pas pour être auprès de vous, pour vous entendre, vous voir et travailler à votre bonheur. »

C- Un désir de témoigner

En écrivant chez eux, les combattants ont conscience, plus ou moins vivement de porter un témoignage sur la guerre. C'est ce qu'explique Jack-François De Witte dans ses avant-propos : « Je n'ai pas trouvé de réponse décisive. Alors je me suis dit que si l'on veut se protéger des étrangers, cacher ses pensées intimes, il existe un moyen simple et efficace : détruire ces lettres une fois lues, relues ou lors des multiples déménagements qui ont suivi. »

III- L'apport pour l'histoire

A- Un peuple précipité dans la guerre

De l'échange épistolaire, nous voyons que l'échange en soi compte plus que son contenu. Pourtant, le courrier témoigne de la vie d'un peuple en guerre. De multiples points de vue, tous particuliers, d'hommes engagés dans une même guerre apparaissent, ainsi que des convergences et des divergences révélatrices de différences de milieu social, de culture, de tempérament.

Ces correspondances croisées dressent une chronique quasiment quotidienne de petites cellules humaines qui gravitent autour de chaque soldat, la famille, les « pays » et les camarades de guerre. Elles tissent une image d'une région et de ses habitants en guerre. Les écrits nous renseignent sur le quotidien de ces hommes. Un exemple avec Frantz, tout d'abord, qui aborde le bombardement dans un courrier du 8 octobre 1915 : « J'ai encore dans les oreilles l'effroyable canonnade ; j'ai encore dans les yeux le spectacle de nos morts et de nos mourants, hâchés, broyés, déchiquetés par la mitraille.

J'aurais toujours à la mémoire ces tableaux vécus... »

De son côté, Jules aborde un sujet moins meurtrier mais difficile au quotidien : la pluie, dans une lettre du 19 septembre 1914 : « Mais nous avons passé sept jours sous la pluie nuit et jour sans pouvoir faire du feu, et sans presque rien manger, nous étions alors en 1^{ère} ligne et il faut prendre des précautions pour ne pas signaler notre présence à l'ennemi. »

Comment un historien qui n'a jamais été sur le front peut-il deviner les pensées profondes de ces hommes, si ce n'est par le témoignage de ceux-ci.

B- Une source à nuancer

Le témoignage, ici les lettres, ne représente pas une des meilleures sources susceptibles de permettre à l'historien de reconstituer une histoire générale. Il est un complément indispensable qu'il est nécessaire de recouper avec des sources officielles.

Les écrits de guerre sont intéressants dans le sens où ils aident à prendre en compte la dimension humaine de la guerre, les rapports des hommes et de l'environnement qui les entourent, la manière dont ils se sont adaptés à la situation, leurs émotions ; que ce soit frayeurs, courage, fraternité, sensibilité ou solidarité.

Une limite demeure dans les correspondances. Il arrive que le combattant apporte quelques autocensures destinées à minimiser l'angoisse des siens. Une fiction de la communication s'instaure ainsi qu'une incompréhension. À ceci s'ajoute la censure d'État et celle des proches du combattant.

L'esprit critique doit rester prépondérant. L'historien qui travaille sur de tels documents doit se poser des questions sur les méthodes d'approche.

Les écrits d'un combattant à un autre possèdent des similarités, ce qui confirme que les paroles transcrites peuvent être utilisées en tant qu'un document fiable.

Les auteurs des écrits possèdent des origines sociales différentes, ainsi qu'une instruction, un passé politique, un grade distinct. Également, la proximité ou l'éloignement du danger demeure un fait à noter. Ces éléments révèlent comment des gens, pour le moins différents, ont vécu la guerre, comment la guerre a été perçue à différents niveaux. D'où la richesse et la diversité des carnets. Ici, une question se pose encore ; comment alors faire un choix ? Y a-t-il des témoignages plus importants que d'autres ? Faut-il en occulter certains ? Si oui, cela ne va-t-il pas à l'encontre d'une réelle restitution de l'histoire ? La seule recommandation que l'on peut faire à l'historien est de prendre en compte tous les documents, même ceux de personnes politiquement marquées, de faire la part des choses, de recouper les écrits et d'être attentif au contexte particulier qui entoure la parole formulée. Il doit également prendre en compte le témoignage de personnes ayant eu des représentations de la guerre opposées et ayant rapporté des faits plus ou moins similaires. Enfin, il est toujours intéressant de mêler expérience collective et expériences individuelles de la Grande Guerre et de réintroduire les dimensions politiques, sociales, culturelles, chères à chaque témoin.

Il est important de noter la quantité de tels documents qui renseignent sur l'expérience humaine vécue par les combattants durant le premier conflit mondial. Comment aborder de tels documents ? De nombreux historiens se sont penchés sur la question qui fait encore l'objet d'un débat aujourd'hui. Une constante semble s'imposer : c'est l'esprit critique et le discernement dont doit faire preuve l'historien.

Les témoignages, dans leur ensemble, sont importants pour notre connaissance de la guerre et des sentiments des hommes qui l'ont vécue. Tous ces précieux carnets et correspondances témoignent d'une prise d'écriture. Ils sont une source inestimable qui renseigne sur la guerre et qui surtout permet d'appréhender la mentalité des combattants.

Nathalie Dehévora.

Quelques conclusions

L'audition des quatre communications qui précèdent suscite, à chaud, quelques remarques générales concernant les documents sur lesquels elles s'appuient et le travail que l'historien doit entreprendre face à ce type de sources. Le problème de la diffusion de l'information obtenue sera ensuite nourri de l'expérience du livre *Lettres de réfugiées*, qui intéresse directement Toulouse³⁰. Plusieurs références bibliographiques seront données pour les lecteurs qui souhaiteraient en savoir plus.

1. Une réflexion sur les archives privées pose les questions de la production des documents et de leur conservation. Ici il ne s'agit pas de production normée, provenant de l'administration ou des autorités, sauf dans le cas des photos du Service photographique des Armées en 1914-1918, mais on aurait pu choisir un fonds de clichés pris par des soldats qui n'étaient pas des photographes professionnels³¹. La famille Goudareau a produit et reçu une correspondance abondante et variée. Au cours de sa vie, Gaston Cormouls-Houlès a écrit des milliers de lettres sur les sujets les plus divers : la gestion de son domaine foncier (étudiée par Anne-Marie Gouérou), l'industrie mazamétaine et son approvisionnement en peaux de moutons à partir de l'Argentine, la vie locale, la politique. On peut noter l'engagement de ce riche bourgeois protestant, qui se souvenait de Calas, dans le camp dreyfusard dès février 1898³². Enfin, les guerres, événements traumatiques par excellence, suscitent la production de documents personnels. Celle de 14-18 correspond aux progrès de la photo qui permettent de réaliser des instantanés, et à la généralisation de l'alphabétisation. Le caporal tonnelier de Peyriac-Minervois, Louis Barthas, titulaire du certificat d'études, rédige ses cahiers en une langue riche et imagée³³. La correspondance de la famille Papillon, de Vézelay, témoigne de niveaux d'écriture et d'orthographe très différents au sein d'une même génération³⁴.

La conservation des documents, dans une première étape, se fait au sein de la famille ou de l'entreprise familiale et il faut se féliciter de ce qu'on ne les ait pas détruits. Beaucoup d'autres n'ont pas eu le même sort. Comme pour les papiers produits par les ministères ou les bureaux de l'administration départementale, les fonds privés ont leur logique, leur histoire qu'il faut établir afin de les mieux comprendre. Le conseil donné aux étudiants de chercher à saisir la logique d'un fonds des archives publiques avant de l'exploiter, reste valable ici. Un manque de vigilance sur les plaques stéréoscopiques de l'Aveyron aurait entraîné sur une fausse piste, comme Julie Maisonhauté l'a montré dans son intervention.

Une deuxième étape pourrait être le dépôt de ces sources privées en archives publiques pour en assurer une meilleure conservation et les mettre plus largement à la disposition des chercheurs. Il y a quelques années, j'avais consulté les copies de lettres de Gaston Cormouls-Houlès au siège de l'entreprise, aimablement accueilli par son arrière-petit-fils Hubert. Aujourd'hui, la sous-série 104 J des Archives du Tarn a reçu et inventorié les registres, tandis que d'autres fonds des sociétés Cormouls-Houlès sont en 72 J et 80 J. Archives départementales et municipales recueillent

³⁰ Rémy Cazals, *Lettres de réfugiées, Le réseau de Borieblanque, Des étrangères dans la France de Vichy*, Paris, Tallandier, 2004, 471 p.

³¹ Voir par exemple : *Fragments de vie, Paul Mascaras, un Albigeois dans la Grande Guerre*, ONAC-Tarn, s. d., 54 p. ; l'illustration du mémoire de maîtrise de Nathalie Salvy, « *Petite mère...* », *La correspondance de la famille Valette [de Saint-Cirq-Lapopie] pendant la Grande Guerre*, UTM, 2004 ; *La Grande Guerre, photos du capitaine Hudelle*, Carcassonne, Archives de l'Aude, 2006, 128 p.

³² Rémy Cazals, « Riche industriel et militant dreyfusard », *Jean Jaurès, cahiers trimestriels*, juillet-septembre 1996, n° 141, p. 139-147.

³³ *Les carnets de guerre de Louis Barthas tonnelier 1914-1918*, Paris, Maspero, 1978, 556 p. [La Découverte-poche, 1997].

³⁴ Marthe, Joseph, Lucien, Marcel Papillon, « *Si je reviens comme je l'espère* », Paris, Grasset, 2003, 400 p. [collection de poche Tempus, Perrin, 2005].

fréquemment des papiers d'entreprises industrielles, comme le fonds Brusson Jeune de Villemur-sur-Tarn déposé aux Archives de la Haute-Garonne grâce aux efforts de Philippe Delvit et Bernadette Suau ; mais aussi des papiers familiaux, des carnets et lettres de combattants³⁵. Que feront les descendants des Goudareau ? On peut au moins leur déconseiller de disperser le fonds.

2. Le travail de l'historien sur les documents apparaît déjà dans les paragraphes ci-dessus. On peut revenir sur quelques points. Et d'abord relever l'expression : « J'ai eu la chance de trouver... » Pour trouver, il faut être chercheur. Si, le jour même du mini-colloque, Jacques Félix a reçu de Nicole Le Pottier une précieuse information sur des sources qui lui seront utiles, c'est bien que son travail de recherche était entamé et qu'il en communiquait au public les premiers résultats. Lançons un appel aux lecteurs de la *Petite Bibliothèque* : si vous disposez de sources nouvelles correspondant aux communications présentées, vous pouvez transmettre l'information par l'intermédiaire de l'Association des Amis des Archives.

Devant toute source, privée ou publique, la vigilance s'impose. On n'aura sans doute pas, ici, à se poser la question de l'authenticité du document comme il faudrait le faire devant une charte médiévale de donation et comme il a fallu le faire devant tant de « preuves » lors de l'affaire Dreyfus³⁶. Mais on tiendra compte de l'autocensure dans les correspondances de la Grande Guerre³⁷, de la désignation comme « photos du front » de clichés mis en scène à l'arrière³⁸, et même de la fabrication par des soldats de scènes émouvantes vendues à *l'Illustration* pour un bon prix³⁹.

Etudiant les récits de 14-18, Jean Norton Cru admettait la subjectivité du témoin. Il la réclamait même : que le témoin nous dise ce que *lui* a vécu, ce qu'il a ressenti personnellement. Mais qu'il le fasse avec honnêteté⁴⁰. On n'est pas obligé de partager l'opinion de Gaston Cormouls-Houlès sur les grèves ouvrières⁴¹. Mais il est utile de connaître ce point de vue patronal. Si l'objectif de l'historien est de décrire le mouvement social, il lui faudra partir à la recherche de toutes les sources disponibles, de toute provenance, les analyser et les confronter. À l'étude des carnets et correspondances de la Grande Guerre, on n'appliquera pas schématiquement des étiquettes construites dans l'abstrait, mais on cherchera à les comprendre en donnant un éclairage précis sur l'auteur, âge, milieu social, niveau d'instruction, arme, grade. Une analyse de la façon dont on a utilisé ces témoignages peut également être tentée⁴². Ce type d'approche n'est pas propre à la France : les Archives Ligures d'Écriture Populaire, à Gênes, rassemblent lettres et carnets de 1915-1918 ; l'historien Fabio Caffarena a montré comment, après la période des « lettres de

³⁵ Aurore Riondet, Etienne Houzelles et Alain Coulardeau, étudiants en Master 1, analysent ces témoignages sur la guerre de 14-18 disponibles aux ADHG et aux AMT.

³⁶ Je voudrais conseiller la lecture passionnante du livre de Jean Jaurès, *Les Preuves. Affaire Dreyfus*, Paris, La Petite République, 1898, réédité par La Découverte, 1998, 324 p., et dans *Les temps de l'affaire Dreyfus (1897-1899)*, tome 6 des œuvres de Jean Jaurès, édition établie par Eric Cahm, Paris, Fayard, 2001, p. 458-714.

³⁷ Voir Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001, 160 p.

³⁸ Voir la photo de soldats français « cisaillant des barbelés » dans lesquels est accroché un figurant désigné comme le cadavre d'un Britannique resté là depuis une précédente attaque, parue dans *L'histoire*, n° 225, octobre 1998, avec une légende ronflante. Finalement, une « photo du front » mise en scène loin du danger appartient à la même catégorie qu'une « charte du IX^e siècle » écrite au XIV^e.

³⁹ Voir par exemple Léon Werth, *Clavel soldat*, Paris, Viviane Hamy, 1993 [1^{ère} éd. 1919], p. 336.

⁴⁰ Jean Norton Cru, *Témoins, Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Etincelles, 1929, 727 p. [réédition Presses Universitaires de Nancy, 1993]. Du même auteur, *Du témoignage*, Paris, Gallimard, 1930, 270 p. Voir aussi Frédéric Rousseau, *Le procès des témoins de la Grande Guerre. L'affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003, 319 p.

⁴¹ Voir Rémy Cazals, *Les révolutions industrielles à Mazamet (1750-1900)*, Paris, La Découverte, 1983, 298 p.

⁴² A la suite des travaux de Jean Norton Cru et du livre de Rémy Cazals et Frédéric Rousseau, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001, 160 p., le Collectif de Recherche Internationale et de Débat sur la Première Guerre mondiale a entrepris une vaste enquête sur le témoignage des acteurs de 1914-1918. Voir le site en construction : www.crid1418.org.

marbre », sélectionnées et même fabriquées par le fascisme, était venu le temps des historiens et des « lettres de papier » sorties des tiroirs des vieilles armoires⁴³.

3. L'historien ayant terminé son travail, se pose le problème de la diffusion. Les quatre étudiants de Master 2 ont trouvé le support de la *Petite Bibliothèque*. Ils peuvent encore écrire dans les revues régionales, *Revue du Tarn*, *Revue du Rouergue*, *Annales du Midi...*, donner des communications à des colloques⁴⁴.

Pour illustrer le thème de la diffusion, je prendrai l'exemple des archives personnelles de Marie-Louise Puech qui sont à l'origine du livre *Lettres de réfugiées*. Le texte qui suit a également pour but de montrer le rôle qu'a joué Toulouse dans l'action du réseau.

C'est à Borieblanque, près de Castres, que j'ai trouvé, entre autres richesses documentaires, la correspondance passive de Marie-Louise Puech (1876-1966), militante de mouvements féministes et pacifistes, personnalité importante de l'AFDU (Association des Françaises Diplômées des Universités). Les dix mille lettres sont en cours d'étude par Nicole Dabernat-Poitevin. À la fois dans cet ensemble considérable et un peu à côté, se trouvaient les dossiers de lettres et autres documents liés à l'aide apportée de 1939 à 1945 à quelques dizaines d'intellectuelles réfugiées d'Espagne, de Pologne, Tchécoslovaquie, Allemagne, Autriche, souvent juives, et d'autres bloquées par la guerre et la défaite. Repliée elle-même de Paris en zone Sud, sur le domaine familial de Borieblanque, Marie-Louise Puech était l'âme et l'organisatrice du réseau, avec un relais toulousain formé par la section locale de l'AFDU autour de Mlle Duménil, Mme Dottin, Mme Privat. Ces documents avaient été soigneusement conservés par Mme Puech avec l'idée qu'ils pourraient constituer « une précieuse contribution à l'histoire de la guerre de 1939-1945 », selon ses propres mots. Les héritiers Puech avaient su respecter le fonds puis, au moment de vendre le domaine, le confier à un historien. Deuxième étape de conservation : les documents seront déposés en archives publiques dès que le travail d'analyse sera terminé.

Restait à les porter à la connaissance de lecteurs intéressés par leur « contribution à l'histoire ». Le passage au livre impliquait le choix d'un plan efficace. Thématique, il aurait conduit à décortiquer le contenu des documents, ce qui n'était pas souhaitable. On pouvait choisir parmi les réfugiées celles qui avaient vécu les aventures les plus remarquables et faire autant de chapitres qu'il y avait de cas individuels. Cela aurait conduit à des répétitions. Mieux valait respecter le rythme de l'histoire de la guerre en conservant les grandes phases de la trame chronologique et en y positionnant les personnages. Ainsi, plusieurs périodes peuvent être illustrées par les lettres de réfugiées et les autres documents des dossiers de Marie-Louise.

C'est d'abord l'entrée en guerre en 1939. Les réfugiées sont nombreuses. Les membres de l'AFDU, souvent des enseignantes « évacuées » de la région parisienne vers l'Ouest et le Midi, doivent se mobiliser et activer leurs réseaux. En s'inspirant de la précédente guerre, on crée des « marraines » collectives. Par exemple le personnel du lycée de jeunes filles de Nantes, en se cotisant, peut aider deux Polonaises ; le lycée de Saint-Germain s'occupe de deux Tchèques, etc.

La débâcle de juin 40 marque une accélération. En quelques semaines, tout bascule. Il faut favoriser le repli des « filleules » vers le Sud, Toulouse, Montpellier, Grenoble. Mme Puech, encore à Paris, est surchargée de travail, inondée de lettres et de messages. Les trains fonctionnent de façon curieuse. Telle jeune Polonaise, qui devait partir pour Grenoble, ne peut obtenir de sauf-conduit que pour Nantes. Deux autres, Maria Wisti et Vera Anisimov écrivent : « Il serait impossible de vous exprimer toute notre reconnaissance, c'est à vous que nous devons notre séjour à Toulouse qui nous paraît un bonheur après le long et pénible voyage que nous avons fait pour arriver ici. Après avoir

⁴³ Fabio Caffarena, *Lettere dalla Grande Guerra*, Milan, Unicopli, 2005, 302 p. Un compte rendu en français de ce livre se trouve sur le site mentionné ci-dessus. L'expression « Dans les tiroirs des vieilles armoires... » est le titre d'un article paru dans le dossier « La Grande Guerre » de la revue *Patrimoine Midi-Pyrénées*, n° 1, octobre 2003.

⁴⁴ Il faut signaler l'heureuse initiative des éditions Privat, de Toulouse, de lancer, avec les risques financiers que cela comporte, une collection de publication de colloques universitaires qui compte dix titres publiés à ce jour, depuis 2001.

quitté Paris le 12 juin avec l'intention d'aller à Grenoble, nous avons fini par débarquer à Toulouse le 22. Dans l'entre-temps, nous avons pris un peu tous les moyens de locomotion, et nous avons dû renoncer à Grenoble faute de communications. Ce voyage de dix jours dont les étapes étaient aussi variées qu'imprévues nous a complètement épuisés physiquement et moralement. Ce n'est pas la peine que l'on a eue à trouver enfin un abri, mais la misère humaine que l'on voyait partout qui nous bouleversait. Arrivées à Toulouse par le dernier train qui partait de Bordeaux, fatiguées, sales, et désespérant de pouvoir nous abriter quelque part, nous sommes allées chez Mlle Duménil qui nous a accueillies cordialement et nous a procuré des choses impossibles à avoir à Toulouse à cette époque-là : deux chambres dans la Maison des étudiantes et deux repas par jour, tout ça très bon marché. Mlle Duménil s'est montrée très bonne pour nous, ce dont nous lui sommes infiniment reconnaissantes, tout en sachant bien que c'est à votre aimable intervention que nous devons cet accueil. »

La ligne de démarcation coupe la France en deux. L'Australienne Christine Morrow, venue à Paris préparer une thèse de littérature comparée, au repos sur le littoral normand au printemps de 1940, entreprend une traversée de la France en direction du Gers, le 25 juin, à pied, en auto-stop, en train lorsque c'est possible. Citoyenne de l'Empire britannique, elle a la chance de passer la ligne alors que la surveillance de celle-ci n'est pas encore bien mise au point. Le 6 juillet, la voici à Manciet et, quelques jours plus tard, elle prend l'autocar *bondé* jusqu'à Toulouse dont tout le monde dit qu'elle est *bondée* de réfugiés. Je n'ai pas la place ici de reproduire les impressions de la jeune Australienne, ni de reprendre ses descriptions de la gare, de la place du Capitole et des rues de Toulouse dont les noms l'enchantent dans son malheur : « rue des Trente-Six-Ponts, rue des Gestes, des Amoureux, des Artistes »...

L'hiver 1940-41 est pour les réfugiées une rude saison. Il faut faire la queue devant les magasins ; les clients des boulangers se plaignent que le pain leur donne des coliques ; l'appariteur de la Bibliothèque se justifie de la lenteur de son service par « le régime topinambour ». Christine Morrow voudrait rentrer chez elle, mais obtenir les visas de sortie de France, de passage en Espagne et d'entrée au Portugal devient une épreuve épuisante. Renvoyée d'un bureau à l'autre, elle s'insurge contre les fonctionnaires et fait le serment de se venger d'eux, après la victoire anglaise. « - Oui, dit-elle à Mme Dottin, mère du doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse, tous les employés du gouvernement à Toulouse, tous, à la Garonne ! – Oh, attendez, attendez, ayez pitié ! Mon fils est un employé du gouvernement. Je vous supplie d'épargner mon fils. » On voit que les ennuis n'altèrent pas le sens de l'humour de Christine qui rencontre aussi beaucoup de sympathie active à Toulouse, et d'abord de la part de sa logeuse, Mme Pougens, quai de Tounis. Le point culminant est la soutenance de thèse, « au centre de la plus belle histoire de solidarité que je puisse raconter ». M. et Mme Puech reçoivent Christine à Borieblanque, l'aident à parachever la rédaction de la thèse, lui avancent l'argent pour la faire imprimer (par Raoul Lion, rue Romiguières). Mlle Duménil, Mme Dottin, Julia Ginsberg participent, avec les Puech, à la correction des épreuves. Mme Pougens trouve des gâteaux pour après la soutenance. Les membres du jury (MM. Dottin, Naves et Le Breton), après l'avoir vivement attaquée, reviennent de la délibération « toute férocité effacée de leurs visages, souriants, urbains ». Au « banquet du doctorat », les invités questionnent : « Votre soutenance était très bien, mais où avez-vous trouvé ces gâteaux ? »

Tandis que Christine Morrow réussit à regagner l'Australie, par le Portugal, l'Angleterre et le Canada, Marie-Louise Puech doit se pencher sur de nouvelles situations difficiles : deux Juives originaires du pays de Bade, expulsées d'Allemagne et internées dans les camps de Gurs et de Noé ; une Allemande de Dresde, mariée à un « non-aryen » assigné à résidence à Saint-Juéry ; une jeune fille venant de Prague, réfugiée à Graulhet, employée de bureau dans une entreprise de mégisserie pour pouvoir préparer le baccalauréat et faire vivre sa mère malade... Pour ces personnes habituées à quitter un refuge après l'autre pour reprendre la route de l'exil, les rafles d'août 1942 sont une nouvelle épreuve. Mme Puech reçoit des lettres de ce genre : « Erwin Hertzfeld, Baraque 19, Camp de Saint-Sulpice (Tarn), le 30-8-1942, Madame, Je me trouve dans un camp de rassemblement pour

être livré peut-être déjà demain ou après-demain en zone occupée. C'est pourquoi je dois dire adieu et je vous assure que je n'oublierai jamais votre intérêt infatigable que vous avez porté à nous deux. Ma femme, comme aryenne, reste à Saint-Juéry et je vous prie de tout mon cœur : Soignez-la, occupez-vous d'elle. Elle est malade de tous ces événements. » Les Herzfeld seront sauvés et pourront passer en Suisse. C'est aussi vers ce pays que Habiba Chapira et sa mère décident de partir, quittant Graulhet avec la complicité de policiers, et recevant à Toulouse l'aide de l'AFDU. Les Bernheim cessent d'écrire depuis Nîmes ; mais arrivent à Borieblanque des lettres des Thibault ; la famille a changé son nom et se cache à Saint-Croix-Vallée-Française. Marie-Louise Puech a pu faire entrer Ida Ledermann au sana de Montfaucon dans le Lot ; elle y sera en sécurité jusqu'à la Libération. Mieux encore : grâce à ses relations au ministère de la Justice de Vichy, elle obtient que Else Liefmann soit libérée de Gurs... Pourtant la tâche est de plus en plus difficile. Les fonds, qui viennent principalement de Suisse et des États-Unis, doivent emprunter des chemins détournés. Messages codés, voyages dangereux, Marie-Louise Puech doit s'adapter à une époque où « notre main gauche doit ignorer ce que fait notre main droite », comme elle le dit elle-même.

En 1943, il faut « survivre ». On sent que 1944 apportera quelque chose de décisif. « Avec tout ce qui se prépare », il faut s'organiser pour que les secours aux réfugiés leur parviennent. « Il peut se faire que, d'ici à quelque temps, et pour une durée imprévisible, les communications soient, sinon interrompues, du moins difficiles », écrit Marie-Louise, le 10 mai 1944, à son relais grenoblois en lui envoyant de l'argent d'avance pour les réfugiées hébergées au Foyer des Étudiantes. Et puis, ce sont les récits de la Libération, de Ida Ledermann dans le Lot, Hélène Cotard en Auvergne, Vera Anisimov au pied du Vercors... « Il semble que nous revenions d'un autre monde, et je me fais l'effet d'un Rip Van Winkle quand je suis en contact direct ou par lettre de gens dont je n'ai rien su depuis X temps⁴⁵. » Mais la guerre n'est pas finie : pour faits de Résistance, le mari d'Odette Picolo est encore interné à Buchenwald, et Maria Wisti à Ravensbrück.

Dans la débâcle allemande, par ailleurs remarquablement racontée par Gustave Folcher⁴⁶, Albert Picolo et Maria Wisti parviennent à s'évader. Ils reviennent en France. Mais les réfugiées pourront-elles retrouver leur pays ? Ida Ledermann, Habiba Chapira, plusieurs Polonaises écrivent qu'elles sont les seules survivantes de leur famille exterminée par les nazis. Habiba ne rentrera pas à Prague, elle partira pour les États-Unis. Francesca Prat et son mari ont l'illusion du retour dans une Espagne débarrassée du régime franquiste par les Alliés... Ils partiront pour le Venezuela, et Wanda Branicka pour l'Argentine, avec des lettres de recommandation de Marie-Louise Puech adressées à des Français vivant à Buenos Aires du fait des « relations entre notre région du Midi et l'Argentine à cause du commerce des laines ».

Car Marie-Louise était d'une extrême efficacité, sachant toujours à qui s'adresser pour obtenir quelque chose pour les protégées de l'AFDU, de l'argent, du travail, un logement, des livres, la liberté parfois, et leur apportant par la correspondance suivie un soutien moral indispensable en cette « abominable époque⁴⁷ ». Toutes le lui ont dit à leur façon, une a trouvé la belle formule : « vos lettres me donnent l'impression de me sentir attachée au rivage ».

Rémy Cazals.

⁴⁵ Dans le conte *Rip Van Winkle*, de Washington Irving, le héros s'endort à l'époque des colonies du roi George et se réveille vingt ans plus tard, après la guerre d'Indépendance. Marie-Louise Puech avait enseigné la littérature à l'université McGill de Montréal et parlait trois langues, français, anglais et allemand. La phrase est tirée d'une copie de lettre de Marie-Louise à une correspondante anglaise, le 9 novembre 1944.

⁴⁶ *Les carnets de guerre de Gustave Folcher paysan languedocien 1939-1945*, Paris, La Découverte-poche, 2000, 285 p. [1^{ère} éd. Maspero, 1981].

⁴⁷ Sous le titre *Abominable Epoch*, qui lui a été soufflé par M. et Mme Puech, Christine Morrow avait rédigé le récit de son séjour en France en 1940 et 1941. Le texte (en anglais) a été publié en 1972, à Perth, après le décès de l'auteur, par Connie Jones, 95 p. Des extraits traduits, concernant Toulouse, sont donnés dans *Lettres de réfugiées*.